

Le goût de l'auteur de « Stabat mater » pour les marges donne une belle unité à « Fresque et Mosaïque », son récit d'introspection enthousiasmant et circulaire

Xavier Bazot, en lisière

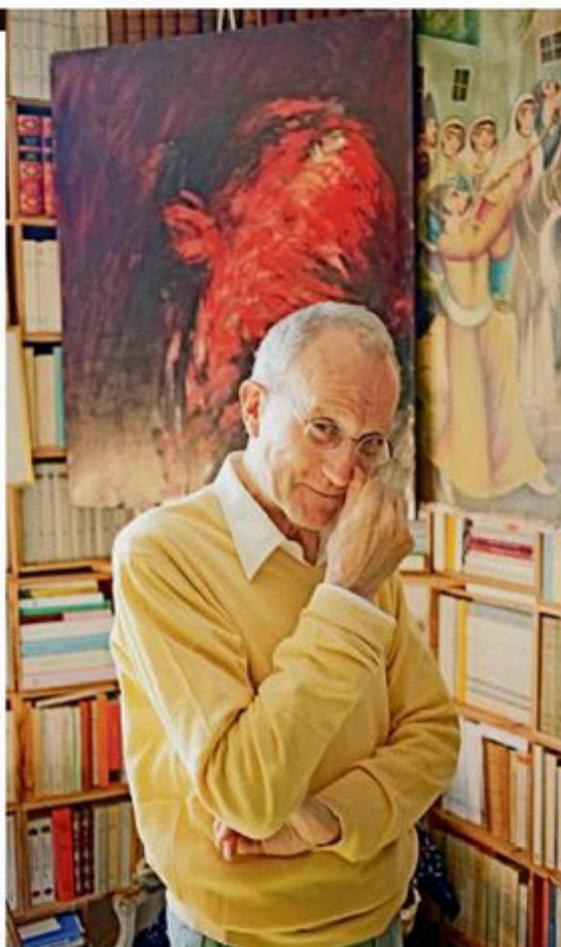
BERTRAND LECLAIR

Voici trop longtemps que Xavier Bazot n'avait pas donné de ses nouvelles : l'auteur d'*Au bord* (Le Serpent à plumes, 2002) n'avait rien publié depuis *Camps volants*, en 2008 (Champ Vallon). A l'époque, ses narrateurs, qui lui ressemblaient par leur entêtement timide et curieux, cherchaient obstinément « une manière d'habiter le monde », et de préférence aux marges de notre univers marchand, que ce soit parmi les gens du cirque, au sein d'une communauté Emmaüs ou auprès des derniers nomades. Ce que Bazot traquait en leur compagnie n'avait strictement rien de caritatif, relevant plutôt, et à l'inverse, de la conviction qu'une forme de liberté spirituelle est propre aux modes de vie qui font fi de la propriété : les Tziganes ou les Gitans irréductibles aux politiques de sédentarisation sont d'abord, à ses yeux et très littéralement, des êtres que rien n'arrête, et pas davantage la peur, ce ciment de nos sociétés.

Xavier Bazot lui-même s'est toujours situé à l'écart, dans les marges, « au bord », précisément, écrivain de l'ombre à tous les sens du terme, y compris médiatique : à rebours des auteurs de

Cet écrivain de l'ombre cherche la lumière non pas au-dehors mais au-dedans de sa phrase, destinée à la révéler en chacun et aussi à la faire en lui-même, serait-elle déplaisante

chromos surexposés, il cherche la lumière non pas au-dehors mais au-dedans de sa phrase, destinée à la révéler en chacun et aussi bien à la faire en lui-même, serait-elle déplaisante. « Attendu que chaque heure vendue, contre un salaire et pour servir un dessein qui n'est pas le vôtre, non dédié à votre développement intellectuel et spirituel, ainsi qu'à



Xavier Bazot, à Paris, le 19 août. OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

vos propres créations, est une heure que vous volez à votre vie », il est aussi un adepte du « ne travaillez jamais ! » : « Demeurant de la sorte à la lisière de la société, à laquelle je n'ai pas l'impression d'adhérer, je préserve l'illusion de ma liberté », jusqu'au sein de la vie de famille que raconte à sa manière si particulière et hautement savoureuse *Fresque et Mosaïque*.

Ce goût des marges donne son unité au récit éclaté en mosaïque pour recomposer une fresque faisant fi de tout souci chronologique : le temps s'enroule, circulaire, et les deux filles du narrateur peuvent d'une page à l'autre perdre ou gagner dix années, d'un mot d'enfant à l'autre

(« A Armanche, qui a perdu sa culcette à l'école et ne s'en soucie pas, je remontre qu'en acheter une nouvelle équivaut au salaire d'une heure de travail. "Peut-être de toi, rétorque-t-elle, mais pas de maman" »).

Dès les premières pages convoquant au salon la photographie d'un enfant mort à sept mois, c'est cependant à un autre grand livre de l'auteur que le lecteur est renvoyé, livre qui lui aussi enroulait le temps, mais autour d'un trou noir : *Stabat mater* (Le Serpent à plumes, 1999) conserve vingt ans plus tard la beauté coupante de l'améthyste, hanté par la culpabilité d'avoir rechigné à devenir père, renacé devant la domestication qu'im-

pose cette condition. C'était en exposant toutes les ambivalences qui le tenaillaient du vivant de son enfant que le narrateur faisait jaillir avec une puissance inédite une vérité indéniable de l'amour parental – et de la perte, sans jamais accorder à son lecteur le soulagement des larmes gratuites.

On retrouve ici cette grande beauté baignée d'un souci radical de vérité dans l'introspection, ce qui ne peut que rappeler Montaigne, sinon Rousseau, au rythme de phrases parfois complexes, dont les volutes ne dérivent qu'au tout dernier mot une lumière qui, rétrospectivement, les illumine toutes entières. Bazot, dont la vie économique est proche de zéro, ce qui lui aura permis « de ne pas passer à côté » des « trop fugitives années d'enfance », ajuste joliment les choses vues et entendues à l'occasion de diners entre amis ou de promenades en landau au Palais-Royal, mais sans occulter jamais les tentations adultérines, les pointes de jalousie stupide ou les débordements d'une mauvaise colère paternelle (à la suite de quoi : « Dans leur bain, où je les laisse se laver, j'espère qu'elles conspireront contre moi, car faire bloc face à un adversaire commun est un gage de bonne entente »).

Et le lecteur ne peut qu'y songer, refermant le livre, non sans mélancolie : c'est bien souvent des marges les plus obscures de la scène littéraire qu'ont jailli les lumières pérennes dans nos bibliothèques. Il est temps sans doute d'infliger à Bazot l'exposition et la reconnaissance qu'il redoute, jure-t-il, rassuré cependant jusqu'ici par des chiffres de vente qui le prémunissent assurément du risque de se laisser aller à « devenir un notable » installé au pays des gens de lettres fiers de l'être. Chiche ? ■

FRESQUE ET MOSAÏQUE, de Xavier Bazot, L'Atelier contemporain, 128 p., 15 €.